

Pourquoi ce livre ?

Depuis aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours connu les coups, les brimades. Nous ne devions parler à personne de ce que nous vivions à la maison. Ce que nous vivions ? Encore pire que les coups et les brimades. Nous étions à la merci de notre père.

Si j'ai décidé de témoigner de notre calvaire en général, du mien en particulier, c'est tout d'abord pour apporter ma pierre à l'édifice, pour dire à celles et ceux qui ont vécu des choses similaires qu'ils ne sont pas seuls. Mes parents étant décédés, il m'est peut-être plus facile aujourd'hui de parler, mais si mon récit peut inciter des victimes de sévices à dire, à oser dire, ce que j'ai vécu aura au moins servi à ça. Il faut que les langues se délient et j'espère par cet ouvrage aider les autres à s'exprimer.

Je parle aussi pour témoigner d'une chose : NON, les victimes de violence morale, physique et sexuelle ne reproduisent pas systématiquement ce qu'elles ont vécu sur leurs propres enfants. Je ne supporte plus d'entendre cela, ça me met en colère. Jamais, au grand jamais, je n'ai pensé ne serait-ce qu'une seule fois à frapper, toucher, violer mes fils. Oui, certaines ou certains ayant été violentés enfants violentent leurs filles et leurs fils, mais certains le font également sans jamais avoir été victimes de quoi que ce soit. Ce n'est pas automatique, je ne tolère plus cette généralisation mensongère et dangereuse.

Enfin, j'écris pour tenter de me libérer, pour me délester si possible de toutes ces horreurs que mon père, et ma mère à son niveau, m'a fait subir, nous a fait subir. Les mots de la fille de Richard Berry ont été un électrochoc. Je ne suis pas femme de justice, je ne suis pas médium, loin de moi l'idée de déclarer d'office cet homme que j'appréciais en tant qu'acteur coupable ou non. Tout ce que je peux affirmer, c'est que les mots de sa fille ont résonné en moi avec une force incroyable et que lorsqu'elle a évoqué son père et son histoire, je l'ai entendue parler de mon géniteur et de mon vécu. Je l'ai entendue décrire cet homme que beaucoup admiraient, charmant, au physique avantageux et à la gueule d'ange, à qui on aurait donné le bon Dieu

Pourquoi ce livre ?

sans confession sans pouvoir ne serait-ce qu'imaginer ce qu'il faisait à sa famille une fois la porte et les volets de la maison fermés.

J'ai décidé de parler pour mettre un terme définitif au mythe de l'*Honorable M. Coudurier*.

Introduction

12 mai 2008. Une heure trente du matin.
Mon mari et moi dormons dans notre chambre. La sonnerie du téléphone nous réveille. Au bout du fil, je reconnais la voix de l'une de mes sœurs.

— Allô, me dit-elle, j'ai une nouvelle à t'annoncer. Notre père est mort.

— Enfin !

C'est un cri du cœur.

Oui, c'est une excellente nouvelle, une bouffée d'oxygène pour moi qui vis dans la peur constante de le voir débarquer pour nous faire du mal ; qui frissonne dès que je croise un homme de la même carrure qui, de dos, peut lui ressembler ; qui tremble à la simple idée de voir cet être abject refaire surface dans ma vie. Ouf ! En une fraction de seconde, me

revient en mémoire cette menace qu'il assène, aussi douloureuse que les coups qu'il nous donne : « Si tu parles, si tu fais quoi que ce soit, je fais le tour de la France en moins de vingt-quatre heures et je vous tue tous ! »

Combien de fois, en sortant d'un commerce, en me promenant ou au travail, ai-je eu l'impression de le voir ? Je ne les compte plus. Mais c'est fini, celui qui se disait mon père, mais qui a fait de moi son amante, n'est plus. Le bourreau est mort.

Enfin, c'est ce que je crois à cet instant...

Ma joie est de courte durée.

— Oui. Mais ce n'est pas tout. J'ai une mauvaise nouvelle.

Je connaissais bien Mme L. Elle était déjà là lorsque nous avons emménagé à Eppeville. C'était une voisine très curieuse qui aimait savoir ce qu'il se passait chez les autres.

Ma mère se rendait chez elle chaque jour, pendant de longues heures, avec son tricot et alimentait certainement les ragots que son hôte répandait.

Malgré tout, Mme L. n'était pas méchante et nous entretenions avec elle une relation de voisinage cordiale. Un seau était accroché au portail du jardin de mon père. Elle y mettait du pain pour les volailles, en contrepartie il y déposait des œufs qu'elle venait chercher régulièrement.

Longtemps après le départ de ma mère, puis le mien, sa fille, pharmacienne au sein de la commune, la mettait encore souvent en garde :

— Maman, fais attention ! Je ne l'aime pas, lui. Arrête de donner du pain à cet homme bizarre !

— Il ne va toujours pas me violer, j'ai quatre-vingts ans ! répondait la vieille dame d'un air presque amusé.

Ce jour-là, Mme L. retourne chez elle après avoir délesté le seau de ses quelques œufs.

La petite femme, toute menue, s'écroule soudainement à proximité du portail.

Les œufs tombés du seau éclatent sur le sol. Très rapidement, une masse rouge se mélange aux blancs et aux jaunes.

Mme L. vient d'être percutée, de face, à bout portant. Le coup provient d'un fusil de chasse. L'assassin se situe face à elle.

La vieille dame le connaît bien.

C'est mon père.

Ce dernier rentre ensuite dans sa cour et se fait exploser la cervelle au milieu de ses lapins et de ses pigeons.

Quelle horreur. Ce que j'ai toujours redouté est arrivé. Il a tué quelqu'un.

Je fonds en larmes.

À soixante-treize ans, l'*Honorable M. Coudurier*, respecté et admiré de toutes et tous alors qu'il commet sur nous, sur moi, les actes les plus ignobles, celui que les gendarmes iront jusqu'à soupçonner un temps d'être l'assassin d'Élodie Kulik, s'est suicidé après avoir démontré qu'il était bel et bien capable de tuer quelqu'un de sang-froid.